

La Fronde 18 mars 1903

Œuvre à poursuivre

Voici donc le Bon Pasteur de Nancy fermé. Il était temps, sans doute, et l'on ne pourra, certes, pas accuser la République de zèle irréfléchi ; ses méditations ont plutôt été longues. Enfin, mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ?

Il y a lieu de se réjouir de cette victoire, j'en conviens. Toutefois, au risque de passer pour un esprit chagrin et fâcheux, je ne puis m'abandonner aux transports enthousiastes que je vois éclater chez certains.

Un pas en avant a été fait. Bravo ! Tant mieux ! Mais il ne doit pas vous faire oublier la longueur de la route restant à parcourir et les nombreux pas qu'elle comporte encore. Tout au plus, pouvons-nous, au passage, saluer d'un sourire le résultat obtenu, mais sans nous arrêter. L'étape est lointaine où nous pourrions raisonnablement songer au repos ; aujourd'hui, il ne peut être question de halte, car ce premier succès nous a surtout démontré l'étendue et la complexité de la tâche entreprise.

Admirons tout d'abord la diversité des éléments groupés par les « bonnes sœurs ». On nous parle de femmes, de *filles internées d'office*. Internées par qui ? pour quels délits ? Par des parents indignes, trouvant commode de se débarrasser des tristes êtres qu'ont produits leur manque de soins, leurs exemples déplorables et la funeste hérédité de leurs propres vices. Par l'Etat, n'hésitant pas à sévir brutalement, stupidement contre des enfants dont le principal crime est d'être nés en des milieux de misère morale et matérielle. A celles-là, il faut ajouter la catégorie des malheureuses que leur malchance a reléguées dans les rangs ultimes des servantes de Vénus, puis aussi de jeunes orphelines, des enfants jetées dans la vie par des imprévoyants qui ont omis de se demander s'ils auraient du pain à donner à leur progéniture.

Des toutes petites aux fillettes, aux femmes, aux vieilles, que faisait, dans ce baignoire, ce douloureux troupeau, sinon expier sa pauvreté, rien que sa pauvreté, et témoigner de l'étrange solidarité sociale régnant entre les citoyens de la nation qui grave au fronton de ses édifices : *Egalité-Fraternité*.

Voilà tout ce monde dispersé. Le gouvernement républicain a repris les pupilles dont il avait — le fait est plaisant en vérité — confié l'éducation à ses ennemis déclarés. Les « repenties » les « converties » ne s'useront plus les yeux en brochant la lingerie diaphane dont les chastes nonnes fournissent les pécheresses chanceuses et « arrivées ». Les filles, que leur famille a consenti à reprendre, sont rentrées dans la vie normale... Et les autres ? — Les autres — un tiers du nombre total — qui ont suivi leurs bourreaux et sont, à l'heure qu'il est, enfermées dans un enfer du même genre ?

— Des fanatisées, diront certains, des idiots, puisque, volontairement, cette fois, elles choisissent la continuation de cette vie qu'elles connaissent bien cependant.

Des fanatisées ?... peut-être ; mais est-ce à elles, les victimes, qu'il convient de faire un reproche de la déplorable mentalité à laquelle nous, société à prétentions scientifiques et humanitaires, avons permis qu'on les réduise. Et qui nous répond, d'ailleurs, que leur décision d'entrer dans un autre « Bon

Pasteur» est réellement un acte libre, c'est à dire un choix entre deux alternatives possibles?

Celles d'entre ces filles qui ne sont point pupilles de l'Etat, qui n'ont plus de famille ou dont la famille manque de bonne volonté ou de ressources pour les accueillir, quel choix ont-elles eu ? Quelle autre décision pouvaient-elles prendre que de suivre les religieuses s'offrant à les emmener ?

Un travail permettant de vivre se trouve rarement du jour au lendemain ; les infortunées devaient se trouver dans les conditions qui nous ont été révélées par le procès de Nancy et les déclarations de l'évêque de ce diocèse : sans le moindre argent, sans vêtements présentables et de plus, sans métier proprement dit, ayant été, pour le plus grand profit du couvent, confinées dans une spécialité très particulière les laissant incapables d'un travail d'ensemble.

Combien sont-elles, qui se trouvent actuellement dans cette situation sans issue, dans les nombreuses maisons du Bon Pasteur, ou autre Bons Saints ou Bonnes Dames du même acabit ?

On a fermé le couvent de Nancy. Encore une fois, c'est parfait ; mais, puisque la règle est la même dans tous les établissements de cette congrégation, ce n'est pas seulement la maison de Nancy que nous devons fermer, ce sont toutes les maisons similaires, ce sont enfin, quel que soit le nom qu'ils portent, tous ces ateliers, prison où nous laissons, pour notre honte, martyriser de malheureuses enfants sans défense au bénéfice d'une poignée de mégères rapaces et de leurs cardinaux — protecteurs italiens.

Nul ne doit pouvoir, sous un fallacieux prétexte de charité, installer des ateliers de production dont les ouvriers, les ouvrières ne sont point rétribués. On ne saurait arguer que le fait de nourrir, de loger, de vêtir — et de quelle façon insuffisante et antihygiénique, le plus souvent — une habile travailleuse, équivaut à une rémunération normale et équitable. Quant aux apprenties, il y a lieu de leur apprendre, réellement, un métier qu'elles puissent exercer plus tard.

Des deux choses l'une, ou l'on fonde une œuvre de *charité* et, dans ce cas, l'œuvre ne doit point devenir une source de gains pour ceux qui la dirigent, ou bien il faut, ouvertement, déclarer son usine, sa fabrique, son atelier et se conformer à tous les règlements concernant les salaires, les heures de travail, les inspections et toutes les lois, en général, auxquelles sont soumis tous les patrons,

N'y a-t-il pas quelque chose d'insensé dans la conduite d'un peuple prétendant s'intéresser aux questions sociales, au sort des travailleurs et laissant subsister des institutions qui, non seulement torturent une foule de pauvres innocentes, mais font une concurrence acharnée aux patrons laïques, qui ne trouvent point, eux, d'ouvrières bénévoles travaillant sans salaire, et, enfin, aux ouvrières libres que cette masse de travail, exécuté à vil prix par les couvents, maintient dans un chômage forcé.

Il est temps de s'éveiller, j'imagine, et de mettre un terme aux agissements de ces mercantis sans scrupules.

Qu'on ferme toutes ces maisons et qu'en empêchant le retour de leurs procédés indignes l'on songe aussi à réparer le mal commis. Il ne serait que juste de contraindre les communautés à dédommager de leurs peines celles qui,

pendant des années, ont contribué à les enrichir; leur ont permis, grâce à leur dur labeur, les achats de terrains, la construction des bâtiments coûteux dont elles s'enorgueillissent.

Il ne s'agit pas de jeter leurs victimes sur le pavé les mains vides, de livrer les plus jeunes à la prostitution et de laisser les plus âgées mourir de faim au coin des rues. Ces enfants, ces femmes sont nos sœurs ; nous avons péché contre elles, nous avons péché une fois de plus contre le devoir de solidarité qui est le devoir de toute société vraiment civilisée, vraiment humaine, en laissant se perpétrer, pendant des années, les crimes dont nous nous émouvons aujourd'hui. Il nous faut réparer, réparer autant qu'il est possible et prélever sur les biens iniquement acquis, par ces Congrégations, de quoi indemniser celles que nous délivrons de leur joug et leur permettre de recommencer, parmi nous, une nouvelle vie et d'espérer enfin un peu de bonheur.

Le gouvernement actuel semble disposé à marcher de l'avant si on l'y invite. Il prête l'oreille à la voix du pays, il attend l'appui de l'opinion publique. Il faut qu'un immense mouvement partant de tous les points de la France, l'encourage, l'anime du désir de continuer l'œuvre entreprise, de la poursuivre entière, complète, sans s'attarder, sans s'arrêter à des demi mesures qui permettraient à l'ennemi de reprendre ses anciens errements.

Il s'agit de fillettes, de femmes ; c'est à nous, surtout qu'il convient d'élever la voix pour elles. A l'œuvre donc, employons-nous à propager l'agitation qu'ont produite dans les consciences, les révélations qui se sont multipliées dans ces derniers temps. La croisade est digne de notre enthousiasme. Ce n'est pas un sépulcre vide que nous avons à conquérir, mais des centaines de tombeaux enfermant une armée de malheureuses qu'il nous faut ressusciter à la vie, à l'espoir, au bonheur. ALEXANDRA MYRIAL.